

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

Iégor REZNIKOFF

Professeur au Département de Philosophie, Université de Paris X, NANTERRE

Le récit suivant¹ qui se situe chez les Esquimaux à l'extrême ouest de l'Alaska, en 1986, est typique des traditions chamaniques et permet de situer *in vivo* le sujet du rapport de l'ascension de l'âme avec le son et, tout particulièrement, le chant.

Le village esquimau se prépare à la chasse à l'ours blanc, chasse présentant encore, là-bas, une nécessité alimentaire. Avant la chasse, les familles se réunissent, *chantent* et dansent en cercle en s'accompagnant de petits tambours. Puis les hommes vont à la chasse, trouvent un ours et le tuent (aujourd'hui au fusil, mais l'animal est toujours achevé d'un coup de couteau à la nuque). Après la chasse, un des chasseurs *chante* seul.

Dans les reportages classiques, même ethno-musicologiques, on se borne généralement à appeler ces chants, respectivement, «*chant avant la chasse*» et «*chant après la chasse*», avec éventuellement quelques éléments des paroles du chant, s'il y en a, parfois quelques syllabes, quelques voyelles uniquement. Or il importe de demander l'essentiel: le *pourquoi* de ces chants, au-delà même des paroles. Ce que le réalisateur averti – hors caméra – a su demander. Et la réponse nous a été donnée: le premier chant (et la danse) c'est pour *faire venir l'ours* (ce chant agit donc dans le monde visible), car il est difficile de trouver l'ours et de le repérer dans l'immensité glacée²; le deuxième chant est pour *apaiser l'âme de l'ours tué* (ce chant agit donc dans le monde invisible). En effet, l'âme de l'ours, délogée brutalement de la fourrure chaude, est furieuse; il faut donc lui chanter pour l'apaiser, la ramener à la sérénité, afin que contentée elle ait le désir de se réincarner, en un petit ours, bien évidemment. Ainsi l'équilibre naturel – nécessaire ici à l'ours et à l'homme – est préservé.

Cette histoire, classique au demeurant, me paraît exemplaire, car le son, le chant y relie l'homme, la nature, le monde visible et le monde invisible de l'âme; elle est écologique et philosophique au sens propre. C'est une vision typiquement *orphique* du monde³. Et si pour notre sujet l'histoire est un peu extrême, puisqu'il s'agit de l'âme d'un animal, elle est cependant tout à fait dans le sujet du *chant pour l'âme près de la mort*, du *chant pour l'âme des défunts*.

Notons qu'il ne sera question, dans la suite, dans le rapport à l'âme (humaine), que de chant. Car dans le rapport profond du son au corps et surtout à la conscience, la voix a évidemment un rôle primordial. Aussi dans toutes les traditions orales, même pour la musique instrumentale savante, l'origine, la base est toujours vocale et s'enseigne, en règle générale *à la voix*. L'instrument est un *prolongement* de celle-ci.

¹ Voir le reportage *Les chasseurs d'ours*, diffusé le 31 mars 1987 au soir, sur la chaîne de télévision TF1, réalisé par François RIBADEAU-DUMAS.

² D'où ma devinette (sibérienne): quelle différence y a-t-il, sur la banquise, entre un ours blanc et un ours noir? (Réponse: aucune, on n'y voit ni l'un ni l'autre, le premier car c'est blanc sur blanc et le deuxième car il n'y en a pas).

³ Selon la définition générale que je donne de ce terme dans "The Orphic and Sound Dimension in the Kalevala" dans *Kalevala et traditions orales du monde*, Colloque CNRS, Paris, 1987, J. FERNANDEZ-VEST éd., Paris, 1985, p. 255.

I. REZNIKOFF

La tradition du chant pour l'âme de la personne défunte est une tradition universelle. Les aspects les plus connus de cette tradition sont les pleurs et les lamentations chantées ou semi-chantées car les pleurs sont réels, et, englobant ceux-ci, la liturgie des défunts où le chant a une place essentielle. Qu'il suffise ici d'évoquer la lamentation antique grecque, le *thrène*⁴, ou, quant à la liturgie, le *Livre des Morts* égyptien ou le *Bardo Thödol* tibétain. Mais la fonction, l'emploi du chant, est en fait plus large et l'on peut classer les chants en quatre types:

- (i) avant la mort – en général déjà *trois jours avant*, par la personne elle-même;
- (ii) au moment de la mort – par le mourant ou l'entourage;
- (iii) après la mort – c'est évidemment la pratique la plus connue, pendant trois jours, puis éventuellement neuf et quarante jours après (avec des variantes, p. ex. quarante deux jours);
- (iv) les chants célestes – au moment et après la mort.

Les lamentations se situent en (ii) et (iii) où la liturgie se situe également. On notera la gradation de ces types, du visible, puis de plus en plus, vers ou *dans* l'invisible.

Non sans avoir évoqué encore quelque tradition lointaine, afin de ne pas surcharger cette étude, dont le but n'est pas de faire état de l'universalité des pratiques mais d'en comprendre les fondements, nous nous concentrerons, pour les exemples, sur l'Antiquité chrétienne occidentale, dans un souci d'unité de tradition et de cohérence qui met en lumière l'importance des pratiques, selon les types de chant i) à iv) ci-dessus. Importance qui nous échappe aujourd'hui totalement, d'une tradition pourtant qui nous est proche (en Occident), et dont nous nous efforcerons, ici, de ressaisir le fondement essentiel.

Quelques chants au départ de l'âme

Comme exemple, exceptionnel par sa beauté, de chant avant la mort, il y a celui de la bienheureuse Marie d'Oignies (XII^e - XIII^e s.), raconté par Jacques de Vitry, témoin direct et remarquable. Marie, pressentant la mort venir, va chanter trois jours durant dans l'église:

«En effet le temps promis était proche... et voici qu'il y eût soudain un son, et une voix de tourterelle se fit entendre dans notre église, une voix d'exultation et de révélation, comme un son de festin et de réjouissance, comme le son du Très-Haut. Dieu essuya toute larme des yeux de sa fille et remplit son cœur d'exultation et ses lèvres de mélodie. Elle commença à chanter à haute et claire voix et ne cessa durant trois jours et deux nuits... Il semblait qu'un séraphin eût déployé ses ailes sur sa poitrine et que par cette aide et cette douce assistance son chant fut inspiré... Elle chanta à maintes reprises la cantilène de la Sainte Vierge, le Magnificat, dans la langue romane,... sans cesse elle reprenait le premier vers du Nunc dimittis. Passés ces trois jours de jubilation elle fit préparer son lit devant l'autel et, revenue à elle, appela ses frères et leur dit: "les lamentations ont précédé le temps de deuil pour mes péchés, le chant a précédé le moment où j'exulterais et me réjouirais pour toujours"... et patiemment elle se soumit à la discipline du Seigneur et attendit avec joie l'heureuse fin dans le silence et l'espoir»⁵.

⁴ Voir *The ritual lament in Greek tradition*, de Margaret ALEXIOU, Cambridge, 1974. En particulier pour l'intégration des lamentations dans la liturgie chrétienne naissante, au IV^e siècle (St Grégoire de Nysse, St Basile, St Jean Chrysostome) et la persistance antique encore récemment.

⁵ *Acta Sanctorum*, 23 Juin; aussi: *Vie de Sainte Marie d'Oignies*, Jacques de Vitry, Bibliothèque Municipale de Dijon, Ms 662 (XIII^e s.). La traduction donnée ici est celle de Marie-Françoise DEMONGEOT de la BM de Dijon.

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

Mais cette tradition remonte à l'Antiquité et Sainte Martine, au III^e siècle, est réputée avoir chanté aussi trois jours durant avant sa mort⁶. Plus connu, peut-être, est le récit de la mort de Bède le Vénérable, au VIII^e siècle en Grande-Bretagne; mais le nombre de jours avant le décès n'est pas spécifié dans la mesure où, suivant la tradition orale antique, il chantait sans cesse, en particulier dans sa langue natale un chant sur le départ de l'âme qu'il enseigne aux moines. Enfin

«Sur le sol de sa cellule il chanta "gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit" jusqu'à la fin, et expira son dernier souffle»⁷.

De façon analogue au VI^e siècle, en Italie:

«Arrivant à l'heure de la mort... il convoqua ses frères, commanda de psalmodier en sa présence et entonna lui-même une antienne... Tandis que ses frères présents psalmodiaient devant lui,... abandonnant son corps il termina sa vie mortelle»⁸.

De même au VII^e siècle, du côté des femmes, à Faremoutiers en Gaules:

«Déjà la cohorte des vierges s'apprête à psalmodier au moment de leur départ, lorsqu'une des deux mourantes commence à chanter pieusement de douces mélodies, inconnues jusqu'alors aux oreilles humaines... une odeur balsamique s'échappait de sa poitrine et toute la nuit, puis tout le jour qui suivit, la suavité de ce parfum et les modulations du chant persévérèrent. Enfin toutes deux demandèrent à la Mère de chanter... et en même temps que leur dernier souffle disparut le parfum odorant»⁹.

Ou, encore à Bobbio, au VII^e siècle, le moine Théodoald:

«...il entonna lui-même le chant antiphoné... Quand le chant antiphoné fut terminé, joyeux et comblé de toute satisfaction, il rendit son âme à Celui qui la lui avait donné»¹⁰.

Mais l'âme n'a pas toujours la patience d'une si belle ordonnance et parfois s'échappe avant que le chant soit fini ou même commencé:

«Déjà les frères, pour rendre les derniers hommages à l'âme qui sortait de ce monde, s'apprêtaient à chanter les psaumes d'usage quand l'âme s'échappa du corps...»¹¹.

Cette âme cependant, après avoir vu «la lumière éternelle qui lui était préparée», revient dans le corps, le frère peut communier, donner «à tous le baiser de paix» et enfin mourir pour de bon.

Ces exemples portent sur la pratique du chant avant et au moment de la mort (type (i) et (ii) ci-dessus). D'autres intègrent le chant après la mort (type (iii)), auquel tout le monde participe, par exemple dans le cortège funèbre du très justement célèbre Saint Martin, en Gaule à la fin du IV^e siècle:

⁶ *Acta Sanctorum*, 30 Janvier.

⁷ Lettre de Cuthbert sur la mort de Bède (citée dans Bede, *A History of English Church and People*, Londres, 1974 (Penguin Books), Introduction, pP. 18-20.).

⁸ Grégoire le Grand, *Dialogues* IV, 36, 2; p. 119 du Tome 3 des *Dialogues* dans l'édition des *Sources Chrétiennes*, (Éd. et introd. A. de VOGÜÉ, trad. P. ANTIN), Paris, 1980.

⁹ Jonas de Bobbio, *Vie de Saint Colomban et de ses disciples*, Livre II, 16; pp. 215-216 dans l'édition de A. de VOGÜÉ, Abbaye de Bellefontaine, 1988.

¹⁰ *Ibid.* p. 241.

¹¹ *Ibid.* p. 239.

I. REZNIKOFF

«*La cité tout entière se précipita à la rencontre du corps. Tous les habitants des campagnes et des bourgs y assistèrent... quelles lamentations douloureuses! Pâles foules et cohortes en pallium, vieillards aux labeurs émérites ou jeunes recrues... ensuite venait le chœur des Vierges... Cette troupe escorte donc de la mélodie de ses hymnes célestes le corps du bienheureux... Martin est applaudi par les divins psaumes, Martin est honoré par des hymnes célestes*»¹².

Que la pratique de ce chant ne soit pas l'exclusivité des ordres religieux nous est rappelé aussi dans la *Vie de Saint Honorat* (début V^e siècle):

«*Il n'éprouva aucune des lenteurs pénibles du trépas. Les chœurs des anges accueillent cette âme sainte... Au même instant, au milieu de la nuit, la communauté des fidèles réunie emplit l'église... Nous avons vu porter sa civière... alors ont éclaté des chœurs en langues différentes*»¹³.

Il s'agit évidemment de populations de langues différentes.

On aura noté l'apparition de chants du type (iv) ci-dessus, c'est-à-dire des chants angéliques. Ce mélange de chants du peuple et des anges se retrouve lors des obsèques du frère de Saint Honorat, Venantius, en Grèce à la fin du IV^e siècle:

«*Au cours de ses obsèques des groupes multiples chantaient des psaumes. Ici l'Hébreu, ici le Grec, là le Latin exultent. Ces chœurs fervents vont frapper les astres eux-mêmes et – pour notre part nous le croyons – aux voix des hommes les chœurs des anges unissent leurs chants*»¹⁴.

S'il s'agit ici – comme l'indique Hilaire d'Arles – plutôt d'une croyance, il y a par contre des témoignages directs, *vécus*, du chant angélique au moment de la mort ou juste après:

«*Se sentant mourir Servulus demanda aux pèlerins de se lever et de chanter avec lui des psaumes... Comme le mourant chantait avec eux il arrêta soudain leur psalmodie par un cri de stupeur: "Silence, n'entendez-vous pas les laudes chantées dans le ciel". Et tandis qu'il tendait l'oreille de son cœur à ces voix qu'il avait entendues retentir au-dedans de lui, sa sainte âme fut libérée de la chair*»¹⁵.

Encore parmi les saintes femmes à Faremoutiers:

«*À la Mère (sainte Fare) émerveillée elle dit un dernier adieu et quitte cette vie. Attentives à son départ, toutes entendent les chœurs des anges chanter et porter dans les airs de douces mélodies. Sorties de la cellule... elles continuèrent à entendre les voix angéliques chanter, aussi longtemps qu'une oreille humaine put les saisir*»¹⁶.

Et de même lors du décès d'une autre sœur:

¹² Sulpice Sévère, *Vie de Saint Martin*, XI, 3; pp. 243-245 dans l'édition des *Sources Chrétiennes* (introd. trad. J. FONTAINE), Paris, 1967.

¹³ Hilaire d'Arles, *Vie de Saint Honorat*, 34,1 et 35,1; pp. 163 et 167 de l'édition des *S.C.* (introd., trad., M.-D. VALENTIN), Paris, 1977. Voir aussi note 4 ci-dessus pour l'aspect populaire des pratiques, ainsi que M. WERBROUCK, *Les pleureuses dans l'Égypte ancienne*, Bruxelles, 1938, qui cite Diodore de Sicile (Livre I, 52): «*Lorsqu'un des rois de l'Égypte venait à mourir, tous les habitants prenaient le deuil, déchiraient leurs vêtements... des troupes d'hommes et de femmes parcouraient les rues... en chantant*».

¹⁴ *Ibid.* 14, 2 et 3, pp. 105-106.

¹⁵ Grégoire le Grand, *Dialogues* IV, 15, 4; *S.C.* p. 61.

¹⁶ Jonas de Bobbio, voir note 9 ci-dessus, pp. 205-206, (Mort de Sisetrude).

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

«Elle répondit: "N'entendez-vous pas les chœurs de ceux qui chantent?". Puis elle dit un dernier adieu et rendit l'âme»¹⁷.

Ou encore,

«Les prières et les supplications relevant de l'office des prêtres, Wilsinde se mit à les chanter doucement... (L'âme) aussitôt envolée, un chant angélique se fit entendre dans les airs... (tandis) que le chœur des sœurs faisait les obsèques»¹⁸.

«On entendit soudain deux chœurs de psalmodie... Tandis que se célébraient ces obsèques célestes aux portes de la maisonnette, l'âme sainte fut délivrée de la chair. Elle fut conduite au ciel et, à mesure que les chœurs psalmodiant s'élevaient, leur chant devenait moins distinct. Enfin le murmure de la psalmodie et le suave parfum se dissipèrent dans le lointain»¹⁹.

Ce dernier exemple, comme d'autres plus haut, est raconté par Grégoire le Grand (VI^e s.) qui semble être un spécialiste en la matière. Plus surprenant est le cas où l'on entend, ici, sur terre, chanter les défunts au ciel:

«Les moines moururent ce jour-là. Au soir leur esprit se mit à psalmodier à haute et intelligible voix. Tous entendirent ces voix qui psalmodiaient»²⁰.

Grégoire le Grand explique à un disciple plutôt perplexe:

«il faut savoir que, souvent, quand les âmes des élus quittent leurs corps, des chants de louange céleste se font entendre; les mourants écoutent cette douceur avec joie et ainsi ne perçoivent point la rupture entre l'âme et le corps»²¹.

Et plus généralement, à l'aide d'autres exemples encore, Grégoire le Grand nous enseigne cette leçon antique, alors également chrétienne, que *le chant aide l'âme à bien quitter le corps*. Tradition, en fait, universelle, dans laquelle se situe toujours, notre chasseur esquimau.

Apparentée sans doute à celui-ci, mentionnons comme exemple reliant la tradition chamannique et la tradition chrétienne, la tradition finnoise ancienne qui encore au XIX^e s. nous enseigne:

«quand tes oreilles sonnent c'est qu'en Tuonela (pays du séjour des âmes des défunts) des parents appellent pour avoir une barque; alors tu dois aller devant l'icône et chanter une prière»²².

Évidemment dans notre civilisation actuelle qui n'est plus du tout de tradition orale et de chant, au sens profond d'une pratique permanente et fonctionnelle, et où toute tradition orale non parlée ordinaire s'est perdue, cela nous apparaît comme quelque chose de primitif, sympathique sans doute, mais un peu bizarre et relevant plutôt de la superstition, quant à une interprétation possible qu'il faudrait donner à cette coutume de chanter au mourant ou au défunt. Au mieux, dirait-on de façon savante en apparence, qu'il s'agit, pour l'Occident, de survivance de pratiques et spéculations pythagoriciennes et, par-delà, de *survivance de croyances chamaniques*, ce qui n'explique rien. En effet, on peut se demander, quand

¹⁷ *Ibid.* p. 211 (Mort d'Ercantrude).

¹⁸ *Ibid.* p. 218 (Mort de Wilsinde).

¹⁹ Grégoire le Grand, *Dialogues* IV, 16, 7; S.C. p. 67.

²⁰ *Ibid.* IV, 22, 1-2; S.C. p. 79.

²¹ *Ibid.* IV, 15; S.C. p. 59.

²² Voir I. REZNIKOFF "The Orphic and Sound Dimension in the Kalevala" (voir ci-dessus note 3), p. 263.

I. REZNIKOFF

même, quelle action le chant peut-il produire sur l'âme, surtout l'âme du mourant ou juste après la mort, pour ne pas parler des neuf ou quarante jours après.

Il est remarquable aussi que dans notre civilisation moderne la notion d'âme a quasiment disparu, en particulier dans le discours chrétien moderne, et peut-être n'est-ce pas sans rapport avec la disparition de l'oralité: la force spirituelle d'une civilisation, qui s'exprime dans la richesse de la louange et de la liturgie, est certainement en rapport avec la vigueur de l'oralité de cette civilisation.

L'universalité de la tradition du chant autour de la mort, du chant pour le départ de l'âme, suggère cependant, quelque part, un fondement objectif. Et le propos majeur de cet article est de tenter d'expliquer ce que ces usages recouvrent, justement, en termes objectifs actuels, de montrer les fondements de cette coutume en découvrant l'aspect fonctionnel de cette pratique.

Âme et niveaux de conscience

Tout d'abord en ce qui concerne l'âme (*anima, psyché*), sans entrer dans une étude sur la notion même dans l'Antiquité, précisons qu'il s'agit de ce qu'aujourd'hui on appelle *conscience*. De la conscience avec ses niveaux multiples: superficiels, intermédiaires, profonds. Profonds jusqu'aux niveaux non corporels; ceci suivant les conceptions antiques de la notion d'âme, chaque tradition ayant sa terminologie propre de cette réalité intérieure évidemment la plus complexe car ne se connaissant, finalement, que par elle-même.

Les niveaux *superficiels*, ou de la conscience immédiate autour de la perception, se conçoivent assez bien. Les niveaux *intermédiaires* correspondent à l'éducation et à l'apprentissage au sens large (mais non à l'apprentissage premier), par exemple au langage en tant que tel, c'est-à-dire au langage maîtrisé (mais non au niveau sonore préalable, justement, ni aux premiers mots). Dans la mesure où ces niveaux, superficiels et intermédiaires, ne nous intéressent pas directement dans ce qui suit, on ne cherchera pas à les préciser ici.

Pour ce qui est des niveaux *profonds*, niveaux premiers de la conscience, le sens en sera précisé par la suite. Enfin quant au niveau *non corporel*, on ne peut – par définition – en parler en termes du monde visible, et, renvoyant à l'équivalence des diverses traditions spirituelles sur cette notion de niveau non corporel de la conscience et aux simples exemples cités plus haut de l'âme quittant le corps, nous éviterons, sagement, de nous étendre sur le sujet. Ce que l'on veut montrer ici, c'est que la conscience profonde est essentiellement structurée par le son.

Notons, toutefois, que dans la tradition de l'Égypte antique, le chant au défunt peut s'adresser à des niveaux différents de l'âme de celui-ci (au *Ba* et au *Ka*). Par exemple, dans l'invocation à l'âme du grand architecte et sage Imhotep, invoquée ainsi:

«*Puisse ton Ba s'élaner du ciel vers la demeure à la voix bienveillante de ton chantré et prêtre! Puisse-tu entendre les chants de ton serviteur quand il dispose les offrandes devant ton Ka*».

Certains chants s'adressent au *Ba*, d'autres au *Ka*²³.

²³ Miriam LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Literature*, vol. I, Los Angeles, 1973, pp. 105 et 95. Sur l'Égypte voir dans le présent volume l'article de M.É. COLIN, à laquelle je dois ces exemples.

Sur la conscience sonore prénatale

Des premières perceptions de l'enfant dans le ventre de sa mère, celle du mouvement et celle du bruit et des sons sont de loin les plus actives. En effet il n'y a pas de perception visuelle du monde extérieur par l'enfant, sinon quelque perception lumineuse; d'autre part les possibilités d'odorat et de goût sont limitées dans un milieu préservé et donc assez constant, de même que pour le toucher. Par contre, le mouvement est ce que l'enfant perçoit en premier de façon variable étant donné les mouvements de la mère, en particulier la marche. Mais c'est certainement la perception sonore qui est la plus variée, la plus structurée et la plus active. L'enfant perçoit les divers bruits corporels de la mère et – ce qui est beaucoup plus intéressant car changeant et en rapport avec le monde extérieur – la voix de celle-ci, avec toutes ses intonations diverses et, éventuellement, le chant de celle-ci. Bien sûr l'enfant ne comprend pas le discours mais par la richesse des intonations de la voix il peut percevoir des intentions, des *modes (ethos)* différents: l'expression de la joie, du rire, de la tristesse, des pleurs, de la colère, de la satisfaction, de la paix, etc. Mais l'enfant entend aussi les bruits du monde extérieur et particulièrement les sons extérieurs.

Le monde sonore est donc ce qui relie l'enfant au proche et au lointain. Ceci à des degrés et niveaux divers: bruit du corps de l'enfant, ceux intimes du corps de la mère, son du discours qui résonnant dans le corps de celle-ci s'adresse au monde extérieur, mais aussi éventuellement à l'enfant, bruits et sons du monde extérieur rapproché, par exemple les voix et les bruits familiers, enfin ceux du monde extérieur, plus éloignés et même inconnus qui, éventuellement, apportent du nouveau. De ceci résulte que *la toute première conscience est structurée par le son*. En particulier, et c'est tout de même surprenant, la première appréhension du proche et du lointain, de l'intérieur et de l'extérieur, du haut et du bas, est sonore et non pas visuelle (le haut et le bas par la hauteur des différents sons, plus ou moins aigus ou graves, dans le corps de la mère). Ainsi la première appréhension, *la première connaissance de l'espace et de la verticalité est surtout sonore*. Nous avons pu montrer que ceci a des implications thérapeutiques.

Naturellement, l'enfant n'entend pas comme nous entendons, car nous avons une écoute aérienne qu'il n'a pas; sa perception sonore est plus vibratoire et corporelle. De plus nous avons une écoute culturelle qu'il n'a évidemment pas. Cependant, et ceci montre qu'il s'agit bien d'une imprégnation et donc d'une structuration durable de la conscience, l'enfant non seulement réagit, en tout cas après le sixième mois de gestation, mais peut garder une mémoire active jusqu'à l'âge de trois, quatre ans de ce qu'il a suffisamment entendu après le septième mois (ce qui ne veut pas dire qu'il ne garde pas mémoire de perceptions sonores antérieures), en particulier de mélodies.

Alors que la science périnatale moderne n'a redécouvert cette donnée psychophysiological que récemment²⁴, il est très remarquable que l'Antiquité, et d'une façon générale les traditions orales, savent cela et ont une pratique de chant à l'enfant dès avant sa naissance. Le plus beau témoignage, quoique méconnu, de cette connaissance antique est celui de la Visitation de Marie, mère de Jésus, à Élisabeth, mère de Jean-Baptiste; l'Évangile de saint Luc précise deux fois le temps de gestation d'Élisabeth, *après le sixième mois*, quand l'enfant de celle-ci tressaille au son de la voix de Marie, qui entonne alors – grand chant prénatal – le *Magnificat*²⁵.

²⁴ Voir E. HERBINET et M.C. BUSNEL, *L'Aube des Sens*, Paris, 1981 (1991).

²⁵ Évangile selon Saint Luc 1, 26-46.

Sur la conscience sonore de la toute petite enfance

Tandis que les autres sens commencent seulement à se développer, la perception sonore est devenue plus active encore car l'enfant lui-même peut produire des sons: pleurs, bruits et, bientôt, sons proprement dits. Sa relation avec le monde extérieur reste surtout sonore; bien avant qu'il puisse faire quelque chose avec les mains ou marcher il sait faire des sons. Il y a donc un niveau sonore, de réception et d'émission des sons, qui est *primitif*, essentiel, en particulier plus primitif que la parole qui est à un niveau beaucoup plus tardif, élaboré et plus fragile. L'enfant a une aptitude à chanter des sons, des mots, des suites de mots qu'il ne connaît pas, bien avant qu'il puisse les comprendre, avant même de parler; le niveau sonore actif et chanté est antérieur donc aussi à presque tous les autres. Ce niveau actif s'enracine dans le niveau précédent, sonore perceptif, qui remonte au niveau sonore prénatal.

Il résulte de ce qui précède une relation privilégiée entre la toute première conscience, la conscience profonde, et le son. Les niveaux sonores primitifs restent pour toujours dans la conscience profonde dont ils constituent une base inaltérable.

En disant cela on pense bien sûr à ceux qui sont sourds ou mal entendants de naissance. Remarquons toutefois que le sourd perçoit les vibrations dans le corps et donc la perception corporelle, en particulier prénatale, les concerne aussi bien. Perception sur laquelle, malheureusement, on travaille rarement; or c'est à partir de celle-ci que l'on peut apprendre aux sourds de naissance à parler et même à chanter. Par ailleurs, les sourds et les muets font tout aussi bien partie d'une société, d'une civilisation fondée sur la parole et l'oralité. Une part, toutefois, de l'étude présente les concerne moins, en particulier les exemples ci-dessus où il s'agit de chant; mais dans l'accompagnement des mourants et, plus généralement, dans l'accompagnement thérapeutique avec les sourds, le chant peut être remplacé par la vibration corporelle directe (p. ex. la tête du patient contre la poitrine de celui qui chante).

Cette dernière remarque établit clairement le lien entre le son et la conscience profonde et, dans la permanence de cette relation, la possibilité d'une utilisation fondamentale, voire ultime, de cette relation.

L'évidence de la persistance du niveau sonore de la conscience profonde dans la thérapie par le son

La thérapie par le son²⁶ part de ce principe expliqué plus haut d'une relation privilégiée du son, surtout vocal, à l'être humain, c'est-à-dire au corps et à la conscience. Le rapport à la conscience profonde étant établi, le son de la voix sera utilisé chaque fois que les autres niveaux, c'est-à-dire intermédiaires et superficiels, seront diminués ou altérés. Les quelques exemples cliniques suivants permettent de bien comprendre le processus et de préciser la nature de la relation son-conscience.

a) *Le coma*. Dans cet état les niveaux supérieurs de conscience ne sont pas fonctionnels, seuls les niveaux profonds le sont et ceci est évidemment vital. Comment activer ces niveaux ? Par le toucher, qui reste cependant à un niveau insuffisant d'activité cérébrale, mais surtout par le son, car la personne dans le coma entend, en tout cas perçoit, les sons. Il faut donc maintenir et activer cette capacité, par la parole, mais, encore mieux, au niveau plus primitif des sons, surtout chantés. Et c'est ainsi par le son, et souvent *seulement* par le son chanté, que l'on peut tirer la personne hors de cet état. Car le son va activer les niveaux

²⁶ Dont l'auteur est, depuis 1980, un des fondateurs sur la base indiquée ici, voir I. REZNIKOFF, "Therapy of pure Sounds", *Caduceus*, 23, avril 1994 (Warwickshire).

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

profonds et les zones correspondantes dans le cerveau, y faire circuler le sang et l'énergie et, progressivement réactiver d'autres zones. Par contre si l'on ne maintient pas ces zones liées aux sons en activité, il n'y aura pas d'évolution et, peut-être, au contraire, régression.

Nous avons plusieurs cas extraordinaires de personnes dans le coma rétablies dans la conscience normale à l'aide du chant. Dont le cas d'une personne qui était dans cet état déjà depuis deux ans. Très efficace sont les chants liés à la petite enfance et à l'enfance de la personne car ils seront d'autant plus actifs au niveau profond de la conscience. Ainsi nous avons le cas d'une personne qui – à son propre souvenir et témoignage – a commencé à émerger du coma quand, par hasard, elle a entendu un chant souvent écouté dans son enfance (et, de plus, portant sur le nom de la personne).

b) *Perte de la parole.* Cette perte peut être due à un accident, à une maladie ou à l'âge avancé. Mais en règle générale le schéma est le même: si le niveau du langage est atteint le niveau sonore l'est moins. Et le patient peut répéter des sons chantés et chanter lui-même, surtout des choses qui lui sont bien connues évidemment, alors qu'il ne peut parler. Sur cette possibilité d'une expression chantée est basée la rééducation de la parole. En fait il est plus primitif – au sens des niveaux de conscience – de chanter des mots sur un air simple que de les dire (p. ex. sur le début d'*Au clair de la lune*, les mots «*donnez-moi bien vite mon petit café*»). Cela nous paraît surprenant dans notre civilisation qui n'est plus orale et qui ne chante presque pas de façon spontanée, mais c'est ainsi. Chacun a pu faire l'expérience de la mémoire des enfants pour des formules chantées même de mots qu'ils ne comprennent pas. Ce type de mémoire, élémentaire pour l'homme, même non exercée, reste *pour toujours* et peut être utilisée dans des cas d'aphasie.

c) *Handicapés mentaux profonds.* Dans ce cas les niveaux superficiels de conscience sont limités et les niveaux intermédiaires, ceux de l'éducation, presque inexistantes. Par contre au niveau de la conscience profonde le handicap est relativement moindre, voire nul dans certains cas selon quelques spécialistes. Et l'on peut donc travailler à ce niveau. Ainsi après une séance sonore, essentiellement vocale, des handicapés mentaux profonds, âgés de trente ans environ, ont pu, pour la première fois dans leur vie, dire quelques mots ou *se lever* et, aidés par des soignants, faire quelques pas. Certains ne peuvent le faire qu'à partir d'une telle séance sonore. La dimension de verticalité liée au son dans la conscience profonde, mentionnée plus haut (voir *Sur la conscience sonore prénatale*), peut ainsi se vérifier. Évidemment il n'y a rien de culturel à ce niveau; il s'agit ici d'un niveau tout à fait premier où des choses sont possibles alors qu'elles ne le sont pas dans les autres niveaux.

d) *Personnes âgées.* Il est bien connu que les facultés extérieures sont alors atteintes, parfois fortement, ce qui fait que la personne parfois ne parle pas et reste prostrée. Par contre la première mémoire, en particulier sonore, est encore bonne. Mais dans les cas de sénilité avancée encore faut-il pouvoir entrer en rapport avec ces niveaux de mémoire, ce qui – comme nous l'avons déjà indiqué – n'est possible, au mieux, qu'avec le son et surtout la voix. L'évocation parlée seule du passé ne suffit pas; par contre l'approche sonore chantée a souvent des effets surprenants. La personne qui ne parle pas, parfois depuis des années, répond à un chant qu'elle a connu dans son enfance. La conscience profonde remonte à la surface, réanime la personne, c'est alors aussi l'occasion de dire des choses essentielles – des choses de l'âme justement – avant que la conscience, cette conscience profonde, ne se referme. Le chant lié à l'enfance ou à la jeunesse de la personne peut faire surgir des souvenirs liés à ce chant et celle-ci peut alors retrouver un moment de conscience active. L'activation du niveau sonore primitif, là aussi, peut réagir sur d'autres niveaux. Nous avons

I. REZNIKOFF

beaucoup d'exemples de telles réactions en particulier dans le cas de la dégénérescence d'Alzheimer²⁷.

Ceci nous amène au cas plus directement lié à notre sujet des personnes près de la mort.

e) *La conscience près de la mort et après.* Que ce soit par l'effet du vieillissement – comme on vient de le voir – ou de la maladie, en général la conscience de la personne est altérée. Comment aider la personne et en quoi? Il lui est difficile de suivre une conversation. Et que lui dire? La personne a certainement besoin de se recentrer en elle-même; le son et le chant seront ici du plus grand secours et le meilleur moyen d'un contact profond. Tout chant à contenu spirituel, même pour une personne “non croyante” (en évitant dans ce cas un contenu trop confessionnel), par exemple des chants de lumière et de paix, sont particulièrement indiqués. En effet la conscience de la personne n'est plus du tout à son niveau habituel, mental, intellectuel ou culturel avec les réactions connues de la personne sur ces plans, mais plutôt est celle du petit enfant, niveau de conscience qui n'a rien à voir avec les précédents, même si la personne est lucide, et où des paroles d'affection, de paix et de lumière sont toujours bienvenues, agissantes et bénéfiques.

Il y a évidemment un répertoire approprié mais, en fait, tout chant et même quelques sons sans paroles sont déjà efficaces. Le cas type est celui de la personne silencieuse, immobile, à peine consciente, qui paraît inaccessible et qui peut tout à coup s'éveiller un moment, dire quelques mots, chanter aussi, si le chant lui a été bien connu (voir les exemples antiques cités plus haut), et dans le cas où l'état physique ne le permet plus, le vécu profond, éventuellement la gratitude, se marquera par des larmes qui apparaissent près des yeux. Ce pourra être alors, comme indiqué, l'occasion de paroles de vérité.

Un cas extraordinaire a été rapporté par un prêtre de la tradition orthodoxe russe. On remarquera l'importance du chant connu dès l'enfance.

«Il y a un certain nombre d'années, un de mes très vieux paroissiens était à la mort. Il mourait d'un cancer. Sa femme et sa fille avaient été absentes pendant toute sa maladie; elles sont arrivées à l'hôpital à un moment où il était déjà inconscient. Quand je suis moi-même arrivé, elles étaient à côté de son lit, au désespoir, parce qu'elles n'avaient pas pu lui dire un dernier adieu, lui donner un dernier baiser qu'il ait pu recevoir, accepter, auquel il ait pu répondre. Elles m'ont dit: “Que faire?” Je leur ai conseillé de s'asseoir toutes les deux d'un côté du lit. Cet homme, depuis l'âge de cinq ou six ans, avait chanté dans les chœurs d'église et il était tout entier imprégné des mélodies liturgiques. Je me suis mis à genoux à côté de lui et je lui ai chanté des prières de la Semaine Sainte, les prières de Pâques. Alors nous avons vu peu à peu cet homme revenir des profondeurs. Ces prières qui étaient en lui, au plus profond de lui-même, lui ont rendu la conscience. On pouvait voir cette conscience remonter en lui. Il a ouvert les yeux. Je lui ai dit: "Paul, vous allez mourir; votre femme et votre fille veulent vous dire au revoir. Faites vos adieux". Ils ont fait leurs adieux, ils se sont embrassés. Ensuite, je lui ai dit: "Maintenant, vous pouvez mourir en paix". Il est redescendu dans les profondeurs et il est mort»²⁸.

²⁷ Voir aussi D. ALDRIDGE, “De la musique en thérapie de la maladie d'Alzheimer”, *Alzheimer Actualités*, 99, Mai 1995. Sur l'utilisation du chant dans l'esprit de cet article, pour l'accompagnement des mourants en milieu hospitalier, voir M. de HENNEZEL, *La mort intime*, Paris, 1995, pp. 102, 104, 115, 191, 214 et 215.

²⁸ A. BLOOM, “La Prière de Jésus”, dans *SOP* (Service Orthodoxe de Presse), 116, Mars 1967, p. 29. Le témoignage est celui du Métropolitain Antoine Bloom de Londres, docteur en médecine et ex-interne des Hôpitaux de Paris par ailleurs. D'autres prêtres orthodoxes ont pu témoigner de façon

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

La conscience sonore qui a été la première reste la dernière. Et l'on conçoit, dès lors, dans la profondeur de cette relation son-conscience, l'étape suivante: l'usage et la croyance universelle en l'efficacité du chant pour l'âme du défunt dans une relation au-delà du corporel. Relation que nous ne pouvons plus approcher de façon concrète puisqu'il s'agit d'un rapport avec le monde véritablement invisible, monde inconnaissable en termes observables, mais relation et usage que les exemples précédents permettent d'induire et d'une certaine façon d'expliquer: *intuition de la puissance fondamentale du son sur la conscience, sur l'âme, dès avant la naissance et jusqu'après la mort*. L'antiquité sans cesse, dans la tradition platonicienne et bien au-delà, nous l'enseigne: *l'âme est musicale*, dans le sens très pur du mot *musique* dans cette tradition, c'est-à-dire essentiellement basée sur les consonances justes et les sons harmoniques fondamentaux de l'intonation et de l'expression modale²⁹. Les exemples étudiés peuvent nous faire comprendre la réalité de cette leçon antique: *la conscience profonde a une nature sonore*.

L'état près de la mort est en fait l'expérience ultime de la situation plus générale de :

f) *La conscience dans l'épreuve*.

Chacun a pu vivre un changement de plan de conscience et de concentration par la parole ou simplement l'écoute; ou mieux, un chant, même un air chanté en soi, intérieurement. Certes il y a d'autres façons de se recentrer, la pratique du dessin ou même d'un gribouillage (par exemple pendant une conversation téléphonique), à titre de comparaison, reste cependant à un niveau plus superficiel, un niveau de conscience extérieur. Le son ramène en soi, il suffit d'une simple voyelle, d'un ooo... tenu et écouté un moment les yeux fermés; ce que chacun peut essayer. Aussi dans l'épreuve difficile, en particulier physique, le chant, particulièrement la répétition de formules simples de chant sur des Noms divins ou des prières perpétuelles (*Kyrie eleison* ou autre *mantra*) est le moyen de se reconcentrer, de revenir à une conscience plus profonde et de s'y tenir alors que le mental s'affole. De là vient le chant des martyrs dont certains exemples sont remarquables, ainsi celui bien connu de Sainte Cécile à Rome au III^e s., désormais patronne du Chant Sacré (de la Musique au sens antique et non plus au sens moderne: contre un instrument que l'on entendait, allant au martyre, elle chanta à Dieu seul, *solī Domino decantabat*) ou bien le chant de Saint Vincent de Saragosse, au III^e s., qui chante et fait résonner la grotte où on l'a enfermé après une séance de torture, maîtrisant ainsi son esprit, sa conscience dans le son de la louange³⁰. Le chant des martyrs dans l'épreuve de la souffrance et de la mort violente nous ramène évidemment au chant ordinaire devant la mort et aux premiers exemples, pacifiques ceux-là, d'accompagnement de l'âme. Toute personne près de la mort partage, en effet, dans une certaine mesure un témoignage de martyr et, bien sûr, toute âme près de la mort est dans l'épreuve.

Voici encore l'enseignement des Maîtres:

«Dans la partie du Tibet dont je suis originaire, la province du Kham, vivait un vieux khenpo, un abbé, qui avait passé de nombreuses années en retraite dans les montagnes.

analogue p. ex. le père Michel Evdokimov (Paris). La tradition orthodoxe a mieux préservé la pratique du chant et de la célébration chantée.

²⁹ La parole, en effet, basée sur la distinction des consonnes et des timbres des voyelles suppose une maîtrise de l'écoute des sons harmoniques caractéristiques de celles-ci. Cette écoute est évidemment surtout inconsciente, acquise dans la toute petite enfance. Il y a de plus les inflexions plus ou moins hautes ou basses de la voix (voire même des *tons* différents dans certaines langues), surtout dans l'expression des divers états psycho-physiologiques. Il en résulte une sensibilité très grande de l'oreille humaine aux consonances et à la justesse, du moins dans une écoute fine (celle justement des grandes traditions orales antiques).

³⁰ *Acta Sanctorum*, 22 Janvier (St Vincent), 22 Novembre (St Cécile).

I. REZNIKOFF

Les Chinois avaient annoncé qu'ils allaient le "punir" et chacun savait que cela signifiait la torture et la mort. Ils envoyèrent donc, à son ermitage, un détachement de soldats chargés de l'arrêter. Le khenpo étant trop âgé pour faire à pied son dernier voyage, les Chinois lui trouvèrent un vieux cheval chétif; ils l'assirent sur l'animal et l'y attachèrent. Tandis qu'ils conduisaient le cheval sur le chemin qui reliait l'ermitage au camp militaire, le khenpo se mit à chanter. Les Chinois ne pouvaient comprendre le sens de ses paroles mais les moines qui avaient été arrêtés avec lui racontèrent, plus tard, qu'il chantait des "chants d'expérience", c'est-à-dire des chants d'une grande beauté jaillissant spontanément de la profondeur et de la joie de sa réalisation. Lentement, le groupe descendait en serpentant sur le flanc de la montagne; les soldats gardaient un silence pesant; les moines étaient pour la plupart en pleurs; seul, le khenpo chantait tout le long du chemin.

Peu avant d'arriver au camp militaire, il cessa de chanter et ferma les yeux. Le groupe, alors, continua d'avancer en silence. Comme ils franchissaient l'entrée du camp, ils s'aperçurent que le khenpo avait expiré. Discrètement, il avait quitté son corps.

Que savait-il qui le rendît si serein, même face à la mort? Qu'est-ce qui lui donnait, jusque dans ces moments ultimes, la joie intrépide de chanter? Peut-être son chant ressemblait-il à ces vers de "La lumière immaculée", testament ultime de Longchenpa, ce maître Dzogchen du XIV^e siècle:

*"Dans un ciel nocturne et sans nuage, la pleine lune,
"Reine des Étoiles", va se lever...*

*Le visage de mon Seigneur compatissant, Padmasambhava,
M'attire vers lui, rayonnant d'une tendre bienvenue.*

Je me réjouis de la mort bien davantage encore

Que ne se réjouissent les navigateurs à amasser d'immenses fortunes sur les mers,

Ou que les seigneurs des dieux qui se vantent de leurs victoires aux combats;

Ou encore que ces sages qui sont entrés dans le ravissement de l'absorption parfaite.

*C'est pourquoi, tel un voyageur qui se met en route quand le temps est venu de partir,
Je ne m'attarderai pas plus longtemps en ce monde;*

Mais irai demeurer dans la citadelle de la grande béatitude de l'immortalité"»³¹.

Témoignage, comme un écho, à celui du grand chant, évoqué plus haut, de Marie d'Oignies quelques sept cents ans plus tôt, au Nord de la France.

Terminons sur un type inattendu de chant dans l'épreuve, à l'opposé des situations précédentes. Il s'agit du chant au moment de la naissance, dans l'accouchement. Chant ou plutôt *sons* que fait la mère dès les premières contractions, dans le travail, sons de plus en plus intenses, jusqu'à la délivrance et l'enfant né, sons qui permettent à la mère de se concentrer en elle-même, dans sa conscience et dans son corps, et d'être *active* dans ce moment exceptionnel.

Cycle sonore et devenir de l'âme

Ainsi dans les traditions antiques – traditions orales de son et d'écoute – à travers tous les chants, dès avant la naissance et, depuis la naissance, par les berceuses, chants d'apprentissage et de travaux, dehors, dans la maison ou l'atelier, chants de guerre, d'initiations, de noces, par les lamentations et pleurs chantés, jusqu'aux chants des cycles liturgiques, le chant sacré en rapport avec le monde invisible et particulièrement au seuil de la mort, jusqu'à finalement le chant à l'âme du défunt, par tous ces chants donc, la

³¹ Sogyal RINPOCHÉ, *Le Livre Tibétain de la Vie et de la Mort*, Paris, 1993, pp. 444-445.

L'ASCENSION SONORE DE L'ÂME

personne, corps et conscience, est durant toute la vie et au-delà, accompagnée par le chant et le son de la voix qui imprègne ainsi la conscience la plus profonde, de la toute première à la dernière, dans un cycle que ces traditions antiques conçoivent justement comme accompli et parfait.

L'extrapolation au-delà de la mort, en rapport avec le monde invisible, semble alors aller, mais peut-être pas encore pour nous, en quelque sorte de soi. Nous avons vu, cependant l'importance fondamentale de la base sonore de la conscience et l'on sait que cliniquement et pour l'encéphalogramme la conscience sonore reste la dernière. Le cycle sonore accompagne en tout cas le cycle complet du devenir terrestre de l'âme. Du rapport avec le monde invisible et du devenir non terrestre, comme il a été dit plus haut, on ne peut, par définition, rien dire en termes observables et c'est une illusion, un piège même, que d'essayer de parler du monde invisible en termes visibles, sinon peut-être par analogie. Mais il s'agit finalement de la base même de la spiritualité véritable qui est fondée sur la croyance en la réalité du monde invisible et la réalité d'un rapport possible avec celui-ci, efficace même, qui sera alors, comme on l'aura compris, essentiellement sonore; c'est le fondement de la pratique de la prière, de l'incantation, enfin de toute liturgie. Et de même de la prière et du chant à *l'âme*, qui paraît peut-être plus troublant par le côté *personnel* de l'intention, chant au devenir de l'âme aimée ou simplement rencontrée, lors d'un combat peut-être, comme celui contre l'ours de nos débuts. À l'âme, c'est-à-dire à la conscience de la personne qui s'en va, conscience encore si étrangère dans la mesure où elle reste corporelle, mais si proche de toute conscience, de *ma* conscience, lors du dépouillement radical et se fondant peu à peu dans sa substance essentielle, la Conscience unique de l'Unique, dont le *Timée* nous assure qu'étant fondée sur les consonances très pures elle est sonore intimement³².

Chant qui s'adresse à l'âme, mais déjà dernier chant tandis qu'elle s'en va, chant à l'âme en transition, dans un rapport dont, qu'elle soit platonicienne, bouddhique, juive ou chrétienne aussi bien, la tradition universelle, sans doute d'origine chamanique, nous enseigne l'efficacité durant six fois sept jours. Chant de soutien, de remémoration, abolissant l'espace et le temps, instant de mémoire dans ce devenir qui culminera le jour, alors intemporel, de l'Ascension, jour de lumière dont rayonnent, suivant la vision et l'écoute contemplative des Saints, les chœurs angéliques innombrables.

Pour nous, il suffira, pour le moment et sur la question, de l'enseignement de Saint Grégoire le Grand, évoqué plus haut et surtout du chant modeste mais puissant de notre frère esquimau là-bas, au Nord, tout petit, qui chantonne quelques syllabes d'adieu sur la banquise.

³² Platon, *Timée*, 35a-36b.